

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Georges Leroux et Michel Van Schendel (dir.), *Sédiments*, Montréal, Hurtubise HMH, 1986, 263 p.

par Anne Legaré

Politique, n° 11, 1987, p. 208-211.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/040564ar>

DOI: 10.7202/040564ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Georges Leroux et Michel Van Schendel (dir.), *Sédiments*, Montréal, Hurtubise HMH, 1986, 263 p.

Georges Leroux, dans sa présentation de *Sédiments*, nous rappelle *Le temps de la réflexion*. «Nul ne sait non plus quel nom hier encore oublié ou recouvert va se charger demain d'un nouveau pouvoir». C'est le temps de la réflexion, beau titre d'une revue annuelle qui paraît en France une fois l'an¹. C'est le projet que nous propose *Sédiments*, inspirée du même esprit. «Que reste-t-il lorsqu'on s'aperçoit que la figure d'une domination passe, qu'elle

est passée?... La pensée s'est sédimentée, elle s'est déposée laissant sur place la trace de ses efforts... Après le grand brassage, considérer ce qui s'est déposé». Tel est le projet de *Sédiments*, de regrouper en une unité éclatée des voix qui disent l'effort de la pensée, de l'écriture.

Sédiments, qu'il faut lire parce qu'on s'y retrouve avec d'autres voix autrefois connues, parfois oubliées et qui soudain disent, écrivent l'idée qui n'a eu le temps de flotter pour soi parmi toutes les autres, passant à travers ces pistes abandonnées pour ne faire que ce que le temps restreint aura permis.

Pensées flottantes, amis perdus et retrouvés, textes inavoués, chemins entr'aperçus, *Sédiments* explore le retour du passé réuni d'un an sur l'autre. Revue d'une actualité implicite, échange de projets évoqués, ébauchés. Les textes réunis parlent pour dire, comme Yves Bonnefoy, «que si l'arrière-pays (n') est resté inaccessible... il n'est pas pour autant insituable... en d'autres mots, la cime a une ombre, où elle est cachée, mais cette ombre ne couvre pas toute l'étendue de la terre»². «Un recueil annuel d'écriture et de réflexion» qui tente de dévoiler l'ombre de la cime, cet arrière-plan des gestes ancrés dans la banalité de l'action. Textes-compagnons, dont on sait à les lire qu'ils ne veulent rien dire de la prescription d'un code: au carrefour de la philosophie, des sciences sociales et de la littérature, les textes s'unissent par la ressemblance d'un refus. L'institution dite scientifique (revues, ouvrages ou autres) est déniée dans son principe.

La présentation des textes ne séduit pas, elle touche. Aucun plastique de la rigueur classique, aucun présupposé à la lecture, «bloc», «mouvements», «traces, alluvions» charpentent les écrits laissés en l'état de propositions. Par la cohérence du non-dit, une culture qui se fait sur la sédimentation de ses illusions «recoupant dans un nom propre l'illusion d'une synthèse, d'une convergence» (G. L.). Marx, Hegel, Heidegger, Foucault, Freud, comme on cueille au passage «le bouquet de fleurs obscures». Les pétales

les plus beaux, sans doute, pour qui reconnaît ses pas aux mêmes traces.

Le premier numéro de *Sédiments*, année 1986, accorde d'abord une place importante aux disciplines de la linguistique, dans la foulée d'un colloque appelé *Texte et institution* qui eut lieu à l'UQAM en 1979. Dans ses «traces» et «alluvions» se trouvent un long et magnifique poème de Michel Van Schendel, une traduction de Holderlin par G. Leroux en continuation d'un article de François Latraverse. Citant Holdertin, «Là-bas, s'avance un errement nombreux... Et la chouette familière des écritures, parle, telle une femme confuse dans les cités détruites. Mais ce sont eux les gardiens du sens». Tel se trouve inscrit le projet de ce recueil annuel, le temps d'écrire, c'est d'abord celui de penser.

Puis, dans ses «mouvements», ce premier numéro de *Sédiments*, consacre ses pages les plus denses à trois textes — charnières en ce qu'ils ont pesé pour leurs auteurs, on le sent, d'une durée préalable. Sur le pouvoir, sur l'idéologie et sur le savoir sociologique, se succèdent trois textes présentés parce qu'ils reposent «sur une attention à des mouvements actuels profonds» (G. L.)

L'article de Jean-Paul Brodeur, «Le pouvoir attrapé par le texte», fouille les arcanes de nos mémoires du politique. Nul intéressé à la question de l'analyse politique ne peut s'éviter de retourner aux significations de *l'État* dans les origines pré-modernes de la philosophie. C'est ici à une réflexion sur l'usage métaphorique de la notion d'État que nous invite J. P. Brodeur. Se référant à Hobbes et à Spinoza, ce texte montre la double démarcation nécessaire de l'idée d'État, démarcation par rapport à la différence fondatrice de l'État entre Hobbes et Spinoza, puis, démarcation nécessaire par rapport à l'usage lui-même de l'État de façon métaphorique dans les représentations actuelles du politique.

«Les effets de l'emploi de cette métaphore dans la pensée de Hobbes et dans la philosophie politique postérieure, nous apparaissent très considérables et la plupart du temps néfastes —

en particulier dans les théories de l'État rationnel»³ dit Brodeur. Puis « nous croyons qu'il est à cet égard nécessaire de rompre la fascination qu'exercent sur la pensée politique les métaphores selon lesquelles l'État constituerait un corps informé par l'âme des lois. L'un des aspects les plus déconcertants du pouvoir politique est qu'il est possible d'utiliser le caractère désordonné et parfois chaotique de son exercice pour introduire un ordre déterminé dans une société. Ce paradoxe, qu'il appartient à la théorie politique d'élucider, demeure inaperçu tant que l'on postule que l'État fait système. Le statut de cette notion de système doit être reconnu comme étant une politique essentiellement programmatique»⁴.

En affirmant que « l'État est une notion abstraite du premier genre », ⁵ J. P. Brodeur s'avance au cœur des débats essentiels de la théorie politique actuelle. La revue *Sédiments* par la série d'articles qu'elle propose, se présente ainsi comme un instrument essentiel dans ces « retrouvailles » de la réflexion.

Anne Légaré

Université du Québec à Montréal

1. J. P. Lallier, dans sa chronique hebdomadaire, proposait, dans *Le Devoir* du 7 février dernier, une élogie élaborée de cette revue.

2. Yves Bonnefoy, *L'arrière-pays*, Paris, Flammarion, coll. Skira — Les sentiers de la création, 1982.

3. J. P. Brodeur, « Le pouvoir attrapé par le texte », dans *Sédiments*, Montréal, Hurtubise HMH, 1986, p. 167.

4. *IBID.*, p. 177-178.

5. *IBID.*, p. 179.